

LES FÉMINISTES ET L'ÉDUCATION POPULAIRE (1900-1914)

Partie 2

Les UP : un lieu stratégique pour les féministes

Comme dans le reste des sphères de la société, les féministes s'investissent et participent à la création d'universités populaires (UP) en Belgique. Elles ont en commun d'avoir suivi les cours d'Isabelle Gatti de Gamond : l'école moyenne pour institutrice, le régentat ou le cours supérieur qui prépare à l'examen d'entrée à l'université. Louise Van Duuren et Hélène Moreau y enseignent également. Les parcours biographiques montrent qu'un cercle se constitue autour d'étudiantes de l'Université libre de Bruxelles, ou de ses extensions, et la plupart sont membres des associations féministes, ce qui constitue ainsi un troisième réseau.

L'association La Ruche

La Ruche est une association d'entraide mutuelle créée par Isabelle Gatti de Gamond pour ses anciennes élèves, ses institutrices et régentes, dans le but de tisser des liens « de fraternité et d'amitié et se prêter aide et assistance mutuelle » (Rapport d'activités de l'association La Ruche, [1902], p.4). En 1900, l'association connaît un renouveau. Louise Berleur y est alors secrétaire de l'association et active dans le comité d'extension et de propagande. Hélène Moreau s'occupe pour sa part de la *Société de secours mutuels pour femmes*, fondée en mai

1901, et qui est soutenue financièrement par Louise Van Duuren. Cette dernière est aussi membre des *Cahiers féministes*, revue lancée en 1901 par Isabelle Gatti de Gamond. Cette dernière est convaincue de la nécessité de la formation tout au long de la vie.

Au fil des ans, La Ruche devient un véritable centre intellectuel pour ces jeunes femmes à qui il propose des conférences, une bibliothèque, un bureau de placement pour les enseignantes et des « Soirées populaires » ou « Réunions amicales » destinées aux jeunes ouvrières. Les rapports d'activité de 1902, 1903, 1904 précisent que La Ruche soutient moralement et financièrement les cours d'extension universitaire et les universités populaires, mais que ce sont les Amicales de jeunes filles qui concentrent leurs efforts. Elles doivent favoriser la rencontre entre jeunes femmes de classes différentes et procurer aux jeunes ouvrières, de « saines » distractions tout en les instruisant et les éduquant avec une pédagogie adaptée. Une première expérience est tentée dans le quartier populaire des Marolles auprès de 180 ouvrières. La deuxième initiative est celle du *Foyer intellectuel*. En parallèle, Zeka Kotchetkova met en place un programme pour une Amicale pour jeunes ouvrières, tandis qu'Isabelle Gatti de Gamond inaugure en 1905, une Amicale de jeunes filles à l'Université populaire de Marcinelle avec une causerie sur la jeune fille. À son décès, le 11 octobre 1905, Jules Destrée, président de cette UP et homme politique socialiste belge rend hommage à son soutien « aux universités populaires, aux Amicales, aux œuvres d'instruction et d'éducation populaire »¹.

Le projet est aussi politique

La présidente de *La Ruche*, Lilly [Jeanne] Carter, dans un long article consacré aux Soirées populaires, insiste sur l'enjeu politique de l'association : « Au lendemain de la discussion de la question du suffrage des femmes² [...] n'y a-t-il pas lieu de travailler afin que cette mesure, si elle est adoptée, devienne une puissance pour le progrès du pays et non pour son malheur. Et comment y travailler mieux qu'en encourageant toutes les tentatives faites pour dissiper les ténèbres de l'ignorance [...] Comment y travailler mieux qu'en encourageant toutes les œuvres postsecondaires et toutes les personnes désireuses d'y collaborer »³ ?

Isabelle Gatti de Gamond voit aussi dans les Amicales et les Universités populaires, un moyen d'éduquer les femmes à la citoyenneté. Ce faisant, l'argument de leur ignorance ne pourra plus être évoqué pour les en exclure. « La Ruche essaime », écrit-elle, « Les femmes belges commencent à sortir de leur torpeur. Partout, nous en voyons se produire à la tribune. [...] Dans les universités populaires [...] parmi les conférenciers, je relève avec joie les noms des demoiselles Van Duuren, Moreau, Mersch et Berleur, mes jeunes et vaillantes amies [...] C'est un beau mouvement, plein de promesses [...] dévoué à une cause comme celle de l'affranchissement de la femme [...]. Puissions-nous être cent et plus encore et toutes pleines de talent, de ce talent qui naît des sentiments nobles et vrais ! »⁴.

Les Universités de Bruxelles : un milieu ouvert à l'éducation populaire

Il n'y a pas d'universités populaires sans conférence ; c'est le but premier. En 1903, les *Cahiers féministes* publient le commentaire suivant qui en atteste : « Nous avons constaté cet hiver, avec un vrai plaisir combien les auditoires belges, jadis si réfractaires, accueillent avec une faveur grandissante les femmes conférencières. Sans parler de notre guide à toutes, la secrétaire de ces cahiers [Isabelle Gatti de Gamond], nous avons eu cette semaine six oratrices inscrites aux Universités populaires : les inlassables demoiselles Van Duuren, Melles Chesneau, Marie Parent, Perkins se partagent la faveur du public »⁵.

Ces jeunes conférencières sont peu nombreuses, ce qui apparaît normal vu la difficulté d'accès aux études supérieures pour les filles⁶. À côté de La Ruche, un réseau se tisse à l'Université libre de Bruxelles où certains membres étudiants, scientifiques et académiques sont ouverts à la question sociale et à l'éducation populaire. Plusieurs de ces intellectuelles sont à la fois conférencières dans les UP et chargées de cours à l'extension universitaire de l'ULB. C'est le cas de l'économiste Zeka Kotchetkova, la psychopédagogue, Josepha Ioteyko⁷ et la philosophe Stéphanie Chandler, preuve de leur engagement pour la formation des adultes.

Beaucoup des conférencières sont également d'anciennes étudiantes de l'école de Gatti. Une fois diplômées, ces bourgeoises, avec ou sans profession, célibataires ou mariées, interviennent

dans les UP en fonction de leurs spécialisations. Du côté des UP, leurs conférences sont appréciées tant sur le plan scientifique que sur la forme très accessible de leurs exposés.

Le réseau des associations féministes

La Ligue belge du droit des femmes (1892) et le Conseil national des femmes belges (1905) annoncent dans leurs bulletins les conférences féministes et invitent à y participer, avec un certain intérêt: « Quelques amis de la Ligue ont décidé de profiter de l'éveil du féminisme provoqué dans le groupe de dames de la société intellectuelle montoise qui suivent les conférences de l'Université populaire pour créer à bref délai, une section féministe locale, branche de la Ligue belge du droit des femmes »⁸.

Le Conseil adhère aussi à la Ligue de l'enseignement et participe à la grande manifestation organisée du 18 novembre 1906 en faveur de l'instruction obligatoire, aux côtés des œuvres postsecondaires et des Universités populaires. Dans ce combat, les féministes partagent des objectifs communs avec les UP.

Les conférencières abordent l'histoire du féminisme, des droits des femmes ou le travail salarié féminin. On y retrouve par exemple, Marie Parent qui intervient régulièrement avec des conférences éducatives dédiées aux mères et à proposer des conseils de lectures pour les filles. *Le journal des mères* dont elle est la rédactrice est d'ailleurs disponible dans toutes les bibliothèques des UP. Elle trouve dans ce public des universités populaires, des alliés dans son combat contre l'alcoolisme. Quand en 1906 et 1907, le Conseil ouvre sa section du livre et de la presse, dont l'ambition est de favoriser la rencontre entre les femmes de lettres et de valoriser leurs créations. Marie Parent, Stéphanie Chandler, Nelly Lecrenier et Hélène Clément s'y côtoient et sont toutes des conférencières régulières des UP qui mettent l'œuvre de Marguerite Van de Wiele à l'honneur. Il est possible d'observer aussi au fil des années que certaines d'entre elles en font une activité professionnelle. C'est le cas de Nelly Lecrenier qui a plus de 200 conférences à son actif, et demande vingt-cinq francs et la prise en charge de ses frais de déplacement lorsqu'elle s'exprime.

Conclusions

Les femmes aperçues à travers cet articles et présentes dans l'histoire des UP et de l'éducation populaire ont en commun d'avoir été formées à l'école de Gatti. Éliane Gubin et Valérie Piette soulignent à ce propos que : « Les cours d'éducation furent une pépinière de jeunes femmes instruites d'où sortiront les premières diplômées universitaires. Les Cours d'éducation furent aussi une pépinière de militantes, car si Isabelle Gatti forma des maîtresses d'élite, acquises à ses idées en matière pédagogique, d'autres anciennes, se sont portées à la pointe du combat féministe. Par-dessus tout, elle a largement contribué à former plusieurs générations de jeunes bourgeoises éclairées et progressistes »⁹.

La Ruche est un cercle où se réfléchit l'éducation populaire et qui lui donne une dimension politique, tout en privilégiant les amicales de jeunes filles, qui conviennent bien à l'engagement féminin car elles se conforment aux usages du temps.

Il est à souligner que ces femmes atteignent le plus haut niveau d'éducation possible à leur époque. Ces scientifiques, ces personnalités littéraires en vue, ces militantes pour le droit des femmes, ces enseignantes, appartiennent à la bourgeoisie, et fréquentent les mêmes cercles intellectuels, laïcs, féministes et littéraires. Par leur engagement dans l'éducation populaire, elles font entendre un nouveau discours sur le statut social des femmes. Toutefois, les UP promeuvent aussi une vision traditionnelle de la société, voire carrément antiféministe. Dans la masse des conférences, elles restent très minoritaires, mais la contagion culturelle est possible, la preuve avec Mathilde Matthys qui écrit après une conférence de Marie Popelin : « Le Foyer, chacun le sait, est féministe et souhaite que la série de conférences inaugurées par Mademoiselle Popelin, amène à la cause de nouvelles sympathies, éveille l'intérêt des intéressées et concoure à l'avènement de l'égalité légale des deux sexes »¹⁰.

Comme souvent, privilégier le prisme de genre pour revisiter le mouvement des universités populaires, met en lumière une mobilisation féminine multidimensionnelle, mais révèle aussi une stratégie féministe pour peser sur les mentalités et élargir leur accès à la citoyenneté. Elles ont apporté leur contribution à l'éducation populaire en général et à l'émancipation des femmes, en particulier.

NOTES

¹ *L'université populaire de Marcinelle*, n°2, 15 octobre 1905, p. 1-2.

² Elle fait référence au congrès du POB où, suite à un accord préélectoral avec le parti libéral, l'assemblée adopte en décembre 1901, l'abandon du suffrage féminin.

³ Carter, L., « Importance des Soirées populaires et de leur développement », *Cahiers féministes*, 1^{er} mars 1902, p. 6.

⁴ Isabelle Gatti de Gamond, « Réunions amicales de Bruxelles », *Cahiers féministes*, 15 mars 1903, p.7.

⁵ « Propagande », *Cahiers féministes*, 15 mars 1903, p. 8.

⁶ Il y a entre 1880 et 1914 à l'ULB, 619 étudiantes (257 belges/362 étrangères) ; à Liège : 574 étudiantes (234 Belges/340 étrangères) ; à Gand : 99 étudiantes (77 Belges/22 étrangères). Les étrangères sont Anglo-saxonnes, Russes, Polonaises, souvent de confession juive , ce qui peut s'expliquer par les interdictions qui pèsent sur elles dans leur pays d'origine.

⁷ Josepha Joteyka est la première femme à occuper un mandat d'assistante en 1898 et à être nommée chef de travaux.

⁸ « Notre propagande », *La Ligue, Organe du droit des femmes*, 1905, n°2, p. 55.

⁹ GUBIN E., PIETTE V., *Isabelle Gatti de Gamond, 1839-1905, la passion d'enseigner*, GIEF-ULB, 2004, p. 61

¹⁰ M.M., « Les conquêtes du féminisme », *Le Foyer intellectuel*, 15 novembre 1906, p. 112.